[…]

À l'issue de mes études en STAPS, j'étais devenu professeur d'EPS. Mon métier à l'Éducation nationale avait de bons côtés, mais j'avais du mal à trouver une ambiance active dans l'équipe pédagogique. En salle des profs, cela ne se passait pas très bien. Du moins dans les premières années, avant qu'une voie plus originale ne me soit offerte, sur laquelle je reviendrai. Mes collègues avaient tendance à considérer que le « prof de sport » avait un rôle facile. Que par définition je ne pouvais avoir de problème avec les élèves, puisque mon domaine était *cool*.

Ce n'était pas totalement faux en ce sens que l'EPS est souvent la matière la mieux cotée dans la perception que les jeunes ont de leur scolarité. Mais quand même, nous n'étions pas les privilégiés que certains collègues voyaient en nous ! On nous objectait : *ni salle de cours où maintenir le calme, ni copies à corriger*. On se défendait de mes protestations en arguant que ces propos étaient sur le ton de la plaisanterie… mais on persistait dans le jugement : « pour toi, la discipline c'est facile, tu n'as qu'à leur donner un ballon ». C'était oublier que ce ballon, il fallait que les élèves en fassent quelque chose, dans le respect de règles précises, et sans taper sur les autres. Et puis, un haltère qui tombe sur le pied, ça fait mal. Pareil pour un *medicine ball* de deux kilos qu'on lance à la figure. Sans compter la responsabilité pénale en cas d'accident. Et que dire des infinies précautions à prendre dans les rapports au corps… Le corps en dit tellement sur la condition physique et mentale de nos jeunes ! L'hygiène, notamment. Règle de base avec moi : pas question qu'un gamin terminant la séance de sport reparte sans avoir pris sa douche. Il devait venir avec dans son sac une serviette, un savon et du shampooing. Sinon, la semaine suivante, je ne l'acceptais pas.

Il arrivait que ces collègues des matières théoriques, volontiers condescendants envers le « prof de gym », viennent discrètement le solliciter. « Tu sais, untel que j'ai dans ma classe, il me pose de gros problèmes. Tu pourrais tenter une petite médiation pour moi ? » Je le faisais volontiers. Ils avaient bien raison d'utiliser ma position. En effet, chacun reconnaissait que les enseignants d'EPS ont de l'ascendant sur les élèves les plus marginaux. Pour ma part, la relation avait un petit degré supplémentaire, puisqu'à l'extérieur de l'établissement j'étais en territoire familier. Certains élèves me connaissaient depuis leur enfance, c'était facilitant.

En fait, je préférais la cour aux bureaux. À mes collègues des matières théoriques, je disais sans ambages « Vous, votre trajet, c'est entre vos classes et la salle des profs. Venez-donc passer du temps dans la cour du collège ». Bon sang, que d'élèves j'ai appris à connaître, dans cet espace-là ! Même avec des jeunes dont je n'étais pas le professeur. Et puis, sans me soucier de l'étonnement ambiant, parfois je déjeunais à la cantine des élèves plutôt qu'au réfectoire des enseignants. Un comportement qui, allez comprendre pourquoi, m'a été reproché par certains collègues, et même la hiérarchie. Là, j'avais le sentiment de ne pas vivre dans le même monde pédagogique. Il est tellement préférable, à mon avis, d'entretenir un dialogue plutôt que laisser s'instaurer une distance artificielle.

Dans mes relations avec l'inspection d'académie, lorsque l'on me félicitait de mon autorité sur les élèves, j'objectais que ce terme n'était pas approprié. C'était plutôt que les élèves me connaissaient et je m'intéressais à eux. Entre nous, il y avait des échanges. Ils me disaient que je n'étais pas un prof comme les autres. Pour autant, je n'étais pas leur « pote ». Il m'arrivait, lorsque j'étais dans la cour, de sermonner sans hésitation des gamins que je ne connaissais pas. Seuls les surveillants (qui étaient plus proches d'eux par l'âge) avaient une telle attitude de présence et d'ouverture, bienveillante, mais ferme.
Aux inspecteurs qui semblaient apprécier mon travail j'exposais que je ne prétendais pas être au centre du projet de mes élèves. C'était l'élève qui était au centre du mien. Ma pédagogie variait pour chacun, en fonction de ce que je sentais de lui.
C'est comme ça, en EPS : la méthode doit être adaptée à chaque élève, elle varie d'une classe à l'autre et se renouvelle chaque année. Il faut toujours s'adapter aux filles ou garçons, et aussi aux différentes cultures. Il m'arrivait, pour maintenir l'attention, de lancer quelques mots en wolof, en bambara ou en arabe. Ça plaisait aux élèves. C'était pour eux une marque d'intérêt.

L'époque veut que les tabous physiques soient au cœur des préoccupations d'enseignants. Un sujet que les professeurs d'EPS ont davantage à gérer que leurs collègues. D'abord, il faut faire attention où l'on met ses mains, quand on guide les gestes et postures. Et puis il faut se faire assister par un surveillant de l'autre sexe pour l'accompagnement dans les vestiaires, en plein respect des pudeurs. Souvent, pour filles ou garçons, j'avais recours à l'infirmière de l'établissement. Elle saisissait l'occasion pour jeter un œil discret sur certains aspects que les tabous familiaux ou sociaux pouvaient voiler à la connaissance de l'administration. Parce que les corps changent beaucoup à cet âge, et les interdits culturels sont lourds.

Il y avait même, parfois, des révélations terribles. Comme ce gamin de cinquième qui s'obstinait à refuser de prendre sa douche avec les autres. J'avais pensé, au début, à la manifestation d'une pudeur qu'il ne fallait pas braquer. Chez un jeune, il y a encore tant de sujets (obésité, petite quéquette, etc.) pouvant créer de la gêne ou même de la honte. Nous avons la possibilité, dans ces cas-là, de leur octroyer un vestiaire individuel. Pour ce garçon, j'avais autorisé qu'il puisse prendre sa douche dans le collectif, mais après les autres, alors que je gardais la porte pour préserver son intimité. Intrigué, j'entrai tout de même brièvement dans la pièce. En rigolant, je lui lançai de bien se savonner partout. Ensuite, lui passant un flacon de shampooing, je vis sur son dos des traces qui ressemblaient à des brûlures de cigarette… Sans le questionner, j'en parlai à l'infirmière. Elle enclencha la procédure pour maltraitance parentale. En fait, c'était son frère aîné qui, sous l'emprise de drogues, s'« amusait » à lui imposer ces sévices… et les deux petites sœurs étaient dans le même cas.

Il m'est arrivé aussi, en passant dans les couloirs, d'entendre des collègues en grande détresse face à des classes dont le chahut les submergeait. Ils restaient impuissants sous les cris, moqueries, jets de gommes ou de taille-crayons, etc. Une fois, je suis intervenu, pour une prof d'histoire-géo complètement scotchée par la terreur. « Il y a un problème ? tu veux que je t'aide ? » Aussi sec, les gamins se calmèrent.

Il faut dire que ma proximité par rapport au monde du foot aidait bien. Comme lorsque j'avais obtenu d'un entraîneur de ligue 1 qu'il accepte de nous recevoir dans son équipe. Assister à l'entraînement des pros, rester sur place toute la journée, et revenir avec des photos et

autographes, c'était une grande aventure… En échange, j'avais fixé des contreparties : Pendant les semaines précédentes, pas question de faire le zozo dans la cour, pas de bagarres, pas de mot qui dépasse l'autre. Et, le grand jour, pas question de foutre le bordel. Même pour un entraînement à huis clos, ils devaient respecter le public présent. En tout cas, lorsque le célèbre entraîneur a demandé qui voulait venir ramasser les ballons, les volontaires n'ont pas manqué.

Quand même, je m'agaçais que le foot soit surtout envisagé sous un angle utilitaire, pour faciliter l'insertion sociale. Je n'aimais pas trop que la lutte contre l'exclusion se résume à la pratique de sports. Ces jeunes, en effet, est-ce qu'on ne devrait pas les ouvrir, aussi, à la science, aux arts, aux techniques ?

[…]